

Le Radiogramme de la Victoire (1)

2 Juin 1918

par le Général de Corps d'Armée Desfemmes
ancien membre du Conseil Supérieur de la Guerre.

Beaucoup d'entre vous ont vécu les heures dramatiques de Juin 1918 soit comme soldat au front, soit dans vos villages lorsqu'ils n'étaient pas évacués. L'histoire apprend à nos enfants et petits-enfants que c'est en Juin 1918 que la victoire change de camp, car après avoir occupé Soissons le 29 Mai, atteint la Marne le 30 Mai, les Allemands trouvèrent au point précis où ils attaquèrent le 9 Juin nos dernières réserves, les Divisions du Général Mangin amenées à pied d'œuvre juste à temps.

Mais comment a-t-on su à l'État-Major Général, le point où il fallait mettre ces dernières réserves. Un grand silence a laissé cette question sans réponse pendant 44 ans. C'est en 1962 que l'on a eu le droit de le dire et que le secret des découvertes du chiffre a été levé. Une histoire extraordinaire nous apparaît alors.

I

Lorsque la Grande Guerre éclata en Août 1914, il n'y avait de postes radio qu'aux échelons élevés du Commandement, et en considération sans doute de ce faible nombre de postes, les Allemands n'avaient qu'un seul système de chiffrement pour l'ensemble du front : états-majors d'armées, de corps d'armée, de divisions de cavalerie et d'infanterie. On l'appelait le système Ubchi.

Nos décrypteurs connaissaient ce système dès le temps de paix. Mais connaître la structure d'un système n'est pas tout en matière de décryptement, car chaque système comporte des clés qui changent périodiquement. En ce qui concerne le système Ubchi, nos décrypteurs avaient eu le temps de tourner et de retourner le problème, et avaient mis au point une méthode qui, de perfectionnements en perfectionnements, avait abouti au point suivant : ils pouvaient reconstituer la clé dès que nos écoutes leur fournissaient trois télégrammes, même courts, à la seule condition qu'ils soient à peu près de même

(1) Cette communication dont nous remercions très vivement le Général Desfemmes, qui fut inspecteur des transmissions, a été publiée avec l'aimable accord de la Revue « L'ARMÉE » dans laquelle on trouvera (numéro 24) les « Réflexions sur la guerre électronique » du Général Desfemmes et notamment l'historique du Radiogramme de la Victoire.

longueur, ce qui nous fut d'un grand secours, notamment pour la préparation de la bataille de la Marne.

Ce système Ubchi resta en service jusqu'en décembre 1914 ; puis subitement, changement de système. Les Allemands en effet avaient appris que nous déchiffrions leurs messages et ceci dans des circonstances navrantes pour nous. Sur la foi du déchiffrement d'un radiotélégramme, nos aviateurs étaient allés bombarder Thielt en Belgique occupée, à l'heure précise où l'empereur Guillaume II y faisait son entrée pour passer une revue ; cette coïncidence eût pu passer inaperçue si certains journaux français, notamment « Le Matin » n'avaient malgré la censure, signalé au public quelle avait été la source d'information.

C'est ainsi qu'apparut un nouveau système mis en service par les Allemands sous la pression des circonstances et très vite notre « Cabinet noir » (c'est ainsi qu'on appelait les locaux bien gardés de l'état-major de l'armée à Paris, où s'effectuaient les travaux de recherche en matière de décryptement), mit au point une méthode efficace pour obtenir la clé au moyen de quelques textes interceptés.

C'est alors que se produisit le 21 Janvier 1915 un événement qui devait faire quelque bruit dans ce cabinet noir où régnait habituellement le plus profond silence : l'arrivée d'un mémoire exposant une méthode pour reconstituer toute nouvelle clé du système ABC avec le premier texte intercepté, donc un seul, quelle qu'en soit la longueur ; le mémoire était signé d'un inconnu : le capitaine Georges Jean Painvin, officier d'ordonnance du Général Maunoury commandant la 6^e armée à Villers-Cotterêts, dont nous raconterons plus loin l'épopée dans le domaine du décryptement.

En 1917 les Allemands mettent en œuvre sur tout le front un nouveau système de codes que nous appelâmes le Kru, lequel présentait la curieuse particularité de ressembler à des systèmes que nous employions nous-mêmes, ce qui était évidemment favorable pour nos décrypteurs. Mais une grave complication apparut car les Allemands qui avaient toujours employé, pour leurs grands codes (c'est-à-dire ceux employés aux hauts échelons du Commandement) un système unique pour l'ensemble du front, se mirent à employer un système différent (ou au minimum une clé différente) vers chaque armée. Ceci nous obligea à des mesures plus compliquées de tri et de classement.

Jusqu'au 5 Mars 1918, les codes Kru restèrent utilisés par les Allemands sur le front occidental.

A cette date du 5 Mars, la dernière phase de la lutte entre le chiffre allemand et le décryptement français débute par une surprise technique complète pour nous : l'apparition entre le Grand Quartier Général allemand, les groupes d'armées et les armées, de textes chiffrés au moyen des seules cinq lettres

ADFGX alors que tous les systèmes antérieurs utilisaient toutes les lettres de l'alphabet.

Pourquoi cette date du 5 Mars pour la mise en service ? Sans doute pour une période probatoire et peut-être pour l'entraînement des utilisateurs et des exploitants, période dont la durée nécessaire fut estimée à quinze jours. Le volume du trafic fut d'ailleurs très réduit et l'on ne sut jamais s'il s'était agi de trafic réel ou de simples textes expérimentaux reproduisant les cinq lettres ADFGX dans un ordre incohérent.

Quoi qu'il en soit, l'anxiété est grande du côté français dans cette quinzaine précédant le 21 Mars, car très vite on comprend que, cette fois, on se trouve en face d'une situation très grave.

Le jeudi 21 Mars, réalisant une surprise complète, les Allemands attaquent les Anglais en Picardie, puis se ruent en direction d'Amiens, espérant séparer les Anglais des Français et les rejeter à la mer. Les Anglais sont submergés ; dès le soir du premier jour, leur armée de droite, celle qui est en liaison avec nos troupes sur l'Oise, est complètement enfoncée et disloquée. Les deux jours suivants, la terrible offensive se poursuit ; les Allemands ont atteint leur premier but : nous avons perdu la liaison avec les Anglais. Certes, des réserves françaises ont franchi l'Oise et ont été jetées dans la brèche ; mais la situation est tellement mouvante qu'on ne sait plus où elles sont.

Pour vous donner une idée de l'ambiance qui règne au Grand Quartier Général français, je vous lirai ces lignes qui ont été écrites par le Capitaine Guitard que nous retrouverons tout à l'heure au Chiffre du Grand Quartier comme chef de la section de décryptement.

« Le 24 Mars 1918, je m'en souviens comme d'aujourd'hui, « c'était le dimanche des Rameaux. Il faisait un temps absolument radieux. Dans un ciel d'azur, les carillons des deux « églises de Compiègne, Saint-Jacques et Saint-Antoine « (l'église de Guynemer), égrenaient leurs notes qui vous brisaient le cœur. Le soir, le colonel de Cointet, chef du 2^e « Bureau, avec qui nous étions en relation constante, vint nous « trouver. La section du Chiffre était commandée alors par « un homme tout à fait remarquable, le commandant Soudart, « qui avait succédé au Commandant Givierge parti au front. « Le colonel de Cointet nous dit confidentiellement, au commandant Soudart et à moi, son adjoint : « La situation est « tragique ; par mes fonctions, je suis l'homme le mieux informé de France ; eh bien, à cette heure, je ne sais plus où « sont les Allemands. Il n'y a qu'une chose certaine, c'est « qu'entre eux et nous, il n'y a plus un seul soldat allié. Si « nous sommes cueillis dans une heure, il ne faudra pas en « être surpris. Ce qu'il faut faire, c'est brûler tous les documents secrets que vous ne pouvez pas emporter et vous « préparer immédiatement à partir ; pour tout le reste, à la « grâce de Dieu ».

En effet, le Grand Quartier quitta Compiègne pour Provins et vous savez aussi que finalement après de rudes combats longtemps incertains, les Allemands ne prirent pas Amiens et que la situation put être rétablie.

Pas pour longtemps d'ailleurs, puisque le 9 Avril se déclenche, toujours avec la même réussite dans la surprise, une nouvelle offensive dans les Flandres qui durera tout le mois, saignera les Anglais à blanc et accroîtra l'usure des réserves françaises.

Dès le début du mois de Mai, les Allemands reconstituent leurs divisions d'assaut et nous nos réserves ; puis les Allemands mettent en place leur dispositif d'attaque sur l'Aisne, face au Chemin des Dames et à Soissons, toujours dans des conditions admirables de secret ; c'est seulement le dimanche 26 Mai au soir que l'on apprend par un prisonnier capturé dans les lignes de l'Aisne qu'une attaque massive était en préparation pour le lendemain.

L'attaque eut lieu et faillit tourner au désastre pour nous. Le 29, Soissons est pris et le 30, la Marne est atteinte ; le 31, un fragile équilibre est rétabli par les troupes françaises qui se cramponnent, en s'accrochant aux deux môles qui ont tenu : la montagne de Reims et la forêt de Villers-Cotterêts. Mais nos réserves sont presque épuisées. Le 3^e Bureau s'emploie à les reconstituer comme il peut ; dans les Flandres en particulier, quelques divisions ont pu être reformées derrière l'armée anglaise, mais où les diriger ?

C'est la question que le 3^e Bureau pose au 2^e Bureau du Grand Quartier. C'est là que nous retrouvons le colonel de Cointet qui, pendant toutes les journées du 1^{er} et du 2 Juin, tourne et retourne le problème avec ses collaborateurs. Cinq axes d'attaque leur paraissent possibles : les Flandres, Amiens, Compiègne, Reims et Verdun ; lequel sera le bon ? Sur lequel se jouera le dernier acte que l'en sent proche et qui peut être décisif ?

Non pas que le 2^e Bureau soit à court de renseignements ; il en a peut-être trop, mais seulement des renseignements mineurs. Face à chacune de ces cinq directions possibles, des indices ont été relevés, des renseignements recueillis ; mais aucune synthèse n'apparaît dominante, aucun renseignement n'est décisif ou de nature à faire pencher la balance. Le doute, l'affreux doute subsiste ; les 1^{er} et 2 Juin sont, comme l'avait été le 24 Mars, parmi les plus sombres de la guerre pour le 2^e Bureau français ; les Allemands viennent en effet de mettre en service un nouveau système de chiffres à six lettres au lieu de cinq, la sixième lettre étant V, c'est l'ADFGVX.

Le 3 Juin au matin, le colonel de Cointet n'a pas encore donné sa réponse au 3^e Bureau. Il est toujours penché sur le problème, lorsque tout à coup entre dans son Bureau le capitaine Guitard, chef du décryptement au Grand Quartier, porteur d'un radiotélégramme allemand qui vient d'être décrypté. Nos

radiogoniomètres indiquaient que ce message avait été expédié par le Haut Commandement allemand à un état-major d'armée situé à l'est de Montdidier, dans la région Rémaugies-Tilloloy et la traduction donnée est la suivante : « Accélérer la montée des munitions — Point — Même pendant le jour, partout où l'on n'est pas vu ».

Pour connaître l'effet produit par ce renseignement, laissons parler le capitaine Guitard : « Porté aussitôt par moi au 2^e Bureau, avec commentaire à l'appui, il y déclencha une véritable vague de soulagement et d'enthousiasme. Le colonel de Cointet et son adjoint, le commandant Brunon, entre autres, « étaient transportés.

« Mais croyez-vous, est-ce possible ? Ce radiogramme a été « envoyé par les Allemands ? C'est inouï ! Mais comment a-t-il « pu être décrypté ? ». Ces officiers étaient littéralement hors « d'eux-mêmes. Le colonel de Cointet m'a dit : « Guitard, le « Chiffre vient de rendre à la Patrie un service sans prix, car « maintenant une chose est certaine pour nous : l'attaque allemande se fera sur Compiègne. Nous pouvons donc articuler « dans cette région toutes les divisions, les rares divisions dont « nous pouvons disposer ». Les événements confirmèrent l'espérance du colonel de Cointet, et c'est pour cela que le texte intercepté reçut du 2^e Bureau français le nom de « radiogramme de la victoire ».

Une question reste posée, comment ce radiogramme a-t-il pu être déchiffré et par qui ? Ceci nous ramène à Villers-Cotterêts.

Painvin, jeune capitaine de réserve d'artillerie de 30 ans, avait suivi les cours d'état-major, où sa brillante intelligence, son dynamisme et son excellente présentation l'avaient fait remarquer et lui avaient valu de recevoir comme affectation de mobilisation les fonctions d'officier d'ordonnance du général Maunoury. Pour vous situer mieux le personnage, je vous dirai qu'il avait mené de front, avec une aisance déconcertante, des études universitaires extrêmement brillantes qui le virent parmi les majors d'entrée et de sortie de la promotion 1905 de l'école Polytechnique, ainsi que des études musicales qui lui valurent un premier prix de violoncelle au conservatoire de Nantes. Sujet d'une ouverture d'esprit extraordinaire et d'une envergure exceptionnelle il sera, après la guerre, Président Directeur Général d'Ugine, Président du Crédit Commercial de France, Président de la Chambre de Commerce de Paris et seigneur de cent autres lieux qu'il serait trop long d'énumérer. Avant la guerre de 1914, il n'est encore qu'au début de sa carrière, Ingénieur au corps des Mines, il est, à l'École des Mines de Saint-Étienne, puis à celle de Paris, professeur de géologie et de paléontologie, ces deux sciences d'observation et aussi d'intuition.

Il part donc en campagne avec le Général Maunoury, qu'il ne connaissait pas, mais dont il devint rapidement le collabo-

rateur indispensable. Avec lui, il vit les heures émouvantes et chargées d'angoisse de la retraite, de la difficile coordination des efforts de notre aile gauche avec l'armée anglaise, de la bataille de la Marne, puis les heures glorieuses et chargées d'espoir de la contre-attaque de l'armée Maunoury, la 6^e armée, sur l'Ourcq, l'expédition en direction de Château-Thierry, enfin la stabilisation puis le début de la guerre des tranchées.

Fin 1914, la guerre de mouvement est terminée, le P.C. de la 6^e armée ne bouge plus de Villers-Cotterêts ; le Général Maunoury n'a plus l'occasion de se déplacer beaucoup. Le matin, il fait une longue tournée dans les tranchées où Painvin l'accompagne ; l'après-midi, il reste généralement à son P.C. et Painvin, un peu désœuvré, s'ennuie. C'est alors qu'il se lie d'amitié avec le chiffreur de la 6^e armée, le capitaine Paulier et qu'il commence à faire avec lui quelques travaux de décryptement, un peu comme on fait des mots croisés, pour se distraire.

Quels travaux de décryptement pouvait-on faire au 2^e Bureau de la 6^e armée ? Pour répondre à cette question, il suffit de savoir comment était organisé le décryptement dans notre armée à l'automne 1914.

Les travaux de recherche étaient faits à l'état-major de l'armée à Paris, au fameux Cabinet noir ; ils consistaient, lors de l'apparition de tout nouveau système de chiffrement, à reconstituer l'ossature de ce système et à mettre au point la meilleure méthode pour reconstituer les clés, puis à appliquer cette méthode pour retrouver les nouvelles clés chaque fois qu'elles changeaient (parfois tous les jours). Le cabinet adressait les nouvelles clés au « Chiffre » du Grand Quartier Général qui les utilisait à son échelon et les transmettait aux Armées, pour que celles-ci puissent également procéder au déchiffrement des cryptogrammes concernant leur secteur.

Mais il est bien certain que les décrypteurs de Grand Quartier et d'Armée ne restaient pas inactifs en attendant que leur arrivent les clés ; ils essayaient eux-mêmes de reconstituer celles-ci et le premier qui avait trouvé faisait bénéficier de sa découverte tout le reste de la chaîne des décrypteurs.

Voici donc le genre de travail auquel Painvin participait avec le capitaine Paulier à la 6^e armée : reconstitution des clés nouvelles, selon la méthode préconisée en haut lieu.

Lorsqu'en Décembre 1914 le Code allemand Ubchi est, sous la pression des circonstances, remplacé par le code ABC qui est plutôt moins hermétique, Painvin sent qu'il devrait être plus facile d'en reconstituer les clés, et c'est alors qu'il découvre la méthode simplifiée qui aboutit le 21 Janvier 1915 sur le bureau du Général Cartier.

Celui-ci vient donc le 27 Janvier en visite à Villers-Cotterêts et commence par avoir un entretien avec Painvin ; très vite son opinion est faite ; la place de Painvin est avec les maîtres de la recherche, à Paris. Mais comment le décrocher de la 6^e

armée ? Maunoury déclare à Cartier que Painvin est son homme de confiance, qu'il lui est devenu indispensable, qu'ils ont vécu trop d'heures inoubliables ensemble pour qu'il puisse envisager de s'en séparer. L'affaire ira, par l'intermédiaire du Général Buat, chef de cabinet du ministre, jusqu'au ministre de la Guerre lui-même, Monsieur Millerand, qui fait pression sur le Général Maunoury pour qu'il accepte de lâcher son fidèle Painvin.

Finalement Maunoury dit à ce dernier : « Allez donc passer quinze jours à la section du chiffre à Paris ; au bout de ce délai, vous me direz franchement si vous pouvez, oui ou non, y faire du travail utile ; si oui, vous y resterez, si non, vous viendrez me retrouver ».

Après le départ de Painvin, le Général Maunoury continua ses sorties matinales dans les premières lignes ; mais un jour dans les tranchées de Nouvron qu'il visitait avec le Général de Villaret, l'officier qui faisait l'interim de Painvin et qui n'avait pas la même expérience que lui des imprudences du Général, n'eut pas le périscope en main pour le lui tendre à temps. Le Général Maunoury sortit la tête pour observer une tranchée allemande qui était toute proche et reçut une balle qui, le blessant grièvement, l'empêcha de jamais reprendre son commandement. Dès lors, personne ne pouvait plus réclamer Painvin ; celui-ci restera pendant quatre ans à Paris, dans le fameux Cabinet noir.

Il est hors de mon propos d'évoquer devant vous les mille problèmes que l'ingéniosité allemande devait lui poser pendant les années 1915, 16 et 17 ; je me bornerai à vous dire que, sans que cela diminue en rien le mérite de ses collaborateurs, très rapidement Painvin devint le maître des lieux et se vit confier les tâches les plus ardues. On commença par lui proposer certains codes « Marine » demeurés particulièrement hermétiques. En quelques mois, Painvin vient à bout du code de la marine allemande qui constituait sa première mission. Sa découverte est à l'origine de plusieurs succès des marines alliées dans les mers du Nord ; le gouvernement britannique lui décerne la Military Cross.

En juillet 1915, il s'attaque aux codes de la marine austro-hongroise. Ceux-ci, très hermétiques, avaient jusqu'alors résisté à toutes les recherches faites en Italie et en France. Ils faisaient appel à une trentaine d'alphabets ; Painvin les reconstitue tous et, à la suite de nouveaux succès en Méditerranée, il reçoit la croix de chevalier de la couronne d'Italie.

Lorsque le 5 Mars 1918 les Allemands ont modifié leur système de chiffre, le grand patron, le général Cartier demande aux sapeurs télégraphistes que les écoutes et la radiogoniométrie à tous les échelons soient appliquées par priorité sur les émissions allemandes en ADEFGX. Le Général Ferrié a donné les ordres nécessaires ; tous les textes interceptés aboutissent dans les moindres délais au Cabinet noir sur la table

de Painvin. Celui-ci tourne et retourne le problème, échafaude des hypothèses : aucune n'aboutit.

Le Général Cartier, lui-même éminent cryptologue, vient voir Painvin, le regarde triturer les textes, en discute avec lui et finalement lui dit « Mon pauvre Painvin, je crois que cette fois vous n'en sortirez pas ». Painvin a raconté combien ces paroles l'avaient ému, et combien il avait été frappé par la tristesse avec laquelle les avait prononcées son chef qui voyait au moment où la bataille décisive allait s'engager, s'effondrer l'une des principales sources de renseignements.

Dès lors il travaille sans relâche, avec acharnement, avec passion. A la fin Mars, après trois semaines d'efforts, il n'a encore rien trouvé de précis ; la seule chose dont il soit à peu près sûr, c'est que les clés changent tous les jours et qu'elles n'ont pas toujours la même longueur. Il lui faudrait donc un volume aussi important que possible de textes chiffrés, du même jour.

C'est seulement le 1^{er} Avril que cette condition se trouve remplie à l'occasion d'une opération allemande sur l'Avre ; Painvin concentre alors tous ses efforts sur les interceptions de cette journée, et en cinq jours il a gagné, il a reconstitué le système et les clés du 1^{er} Avril.

Or ne croyez pas que le problème était définitivement résolu le 5 Avril 1918. La valeur du système ADFGX était telle que même en connaissant sa contexture, il fallait des jours pour en reconstituer les clés ; une certaine clé en Avril a demandé à Painvin vingt jours de travail.

Néanmoins celui-ci perfectionne sa méthode et aboutit de plus en plus vite. Lorsque se déclenche l'attaque du 27 Mai, il reconstitue ces clés en trois jours ; il s'attaque aussitôt à celles du 31 Mai qu'il donne le 1^{er} Juin : l'épée a-t-elle de nouveau vaincu la cuirasse ?

Lorsque les Allemands mettent en service un nouveau système à 6 lettres, il est alors permis de se demander à nouveau si le 2^e Bureau ne va pas être privé de renseignements au moment décisif : rappelez-vous qu'à cette date, Soissons est pris et la Marne atteinte.

Eh bien non, Painvin, outre son génie, a maintenant la chance avec lui ; elle ne le quittera plus. La première hypothèse qu'il formule est la bonne : les dix cases supplémentaires procurées par cette sixième lettre sont destinées aux dix chiffres de 0 à 9. Le 1^{er} Juin, à 17 heures, il a reçu des Transmissions copie de tous les textes interceptés dans la matinée ; il remarque immédiatement deux messages qui ont de curieuses particularités de ressemblance. Il s'attaque à ces deux textes, passe la nuit au travail et le lendemain 2 Juin, à 19 heures, il a de nouveau gagné : en vingt-six heures, il a reconstitué le nouveau système et les clés du 1^{er} Juin. Il transmet ces clés par béliogramme à son ami Guitard, puis s'effondre d'épuisement et de sommeil sur son lit de camp ; il ne surmontera d'ailleurs pas cette

fatigue, et devra être hospitalisé, puis envoyé en convalescence pour plusieurs mois.

Telle fut la découverte du Radiogramme de la Victoire.

Général DESFEMMES.

A cette communication extraordinaire du Général Desfemmes, je me permets d'ajouter, avec son entier accord, un des traits du caractère du « Capitaine Painvin ». J'ai le privilège de connaître depuis maintenant 26 ans et d'avoir travaillé souvent avec le Président Painvin dans des secteurs assez divers, tant en France qu'au Maroc. Jamais il ne m'avait parlé de sa découverte. Ses collaborateurs l'ignoraient. Et pendant 44 ans, ce fut le silence.

L'État-Major Général avait considéré en effet nécessaire de garder le secret sur certaines méthodes de décryptement et ce n'est qu'en 1962 que l'on sut qui avait décrypté ce qui était « le radiogramme de la Victoire ».

Je ne sais ce qui à mes yeux est le plus grand : la haute intelligence qui permit à un moment dramatique de notre histoire, de savoir où disposer les troupes qui devaient ouvrir le chemin de la victoire - ou du silence volontairement respecté afin de servir encore. Rien à mon sens n'illustre mieux ce que représente la grandeur et la servitude militaire.

Nous avons eu la joie de revoir l'été dernier à Villers-Cotterêts ce très grand Président qui se retrouvait dans notre petite cité, le capitaine Painvin. Nous sommes allés rue Demoustier dans cette demeure qui abritait l'Etat-Major du Général Maunoury et qui est aujourd'hui le musée Alexandre Dumas et le siège de notre société historique. M. Painvin a eu l'extrême gentillesse d'envoyer à notre société diverses photographies particulièrement précieuses et notamment celle du Général Maunoury sortant de son état-major, notre maison. Il a évoqué dans chaque pièce ceux qui faisaient partie avec lui de l'état-major du Général Maunoury et nous espérons beaucoup qu'il voudra bien dans quelques mois nous communiquer ses souvenirs sur cette période si émouvante pour nos régions et sur le Maréchal Maunoury pour lequel il avait une véritable vénération. A. MOREAU-NERET.

Nous ne saurions terminer cette publication sans reproduire les termes dans lesquels le journal « L' Union », dans son numéro du 3 Juin 1964, terminait le compte rendu de la communication du général Desfemmes au congrès de Château-Thierry.

« Aussi dans un sentiment unanime, tous les membres du
« congrès et toutes les Sociétés historiques de notre départe-
« ment, se souvenant des heures dramatiques qu'ont alors
« vécues nos régions, ont tenu à adresser au « Capitaine
« Painvin », qui fut depuis Président de la Compagnie d'Ugine,
« du Crédit Commercial, de la Chambre de Commerce de Paris...,
« l'expression de leur émotion et de leur reconnaissance ».

